

médiathèque
municipale
romorantin-
lanthenay

vendredi 13 février
1998
18h30

jean-pascal dubost,
écrivain
antoine girard,
comédien

jeunes poètes français
contemporains :
une anthologie incomplète,
permanente et subjective

bénédicte destouches
ariane dreyfus
david dumortier
françois garnier
stéphane julien
christophe lamiot
isabelle pinçon
nathalie quintane
valérie rouzeau
éric sautou
katy couprie : illustrations

jean-pascal dubost

Né en 1963. Vit à Tours

A dirigé pendant quatre ans la revue de poésie *Le Guide Céleste* (1988-1992) . Nombreuses interventions en milieu scolaire (écoles, collèges, lycées), lectures publiques; élabore en collaboration avec Valérie Rouzeau des dossiers sur des poètes contemporains (Bachelin, Biga, Sacré, Dreyfus...).

A publié : *Carnet celtique* (La Bartavelle, 1992), *Les Vieux costumes* (L'Arbre, 1993), *Poèmes ravis* (la Bartavelle, 1995), *Les Quatre-chemins* (Cheyne éd., 1995), *Les Cochons prosaïques* (L'Arbre, 1996)

A paraître : *Corbeaux d'après corbeau* (titre provisoire), Cheyne éd. ; *Des lieux sûrs*, Tarabuste.

antoine girard

Né en 1960

Au sortir de l'école de la rue Blanche, Antoine Girard s'intéresse aux travaux de redécouverte des répertoires du théâtre et de l'opéra pré-classiques et baroques, que mène Jean-Marie Villégier.

Ce dernier l'engage comme assistant à la mise en scène pour un exercice d'élève qu'il dirige au théâtre National de Strasbourg sur l'œuvre de Pierre de Larivey.

C'est le début d'un compagnonnage qui dure depuis près de dix ans. Antoine Girard est assistant à la mise en scène ou comédien, ou parfois les deux, dans : «*Le Fidelle*» de Pierre de Larivey au théâtre National de Chaillot «*Phèdre*» de Racine (création à Evreux) «*La Fée Urgèle*» et «*La répétition interrompue*» de Favart à l'opéra Comique, «*La Troade*» de Garnier, «*Médée*» de Corneille, «*Bradamante*» de Garnier, lectures spectacles à l'Auditorium du Louvre. «*Héraclius*» de Corneille, «*Cosroès*» de Rotrou au théâtre de l'Athénée, etc. .

Au Théâtre National de Strasbourg, dont Jean Marie Villégier est directeur de 1990 à 1993, Antoine Girard est assistant de direction et metteur en scène associé.

Il met en scène «*Les Amours tragiques de Pyrame et Thisbé*» de Théophile de Viau, (décor Csaba Antal, costumes Eric Talmant, chorégraphie Andréa Francalanchi). Spectacle repris au théâtre de Caen et à l'opéra Gabriel du Château de Versailles lors du prestigieux mais éphémère «Versailles Festival Baroque».

Il programme au T.N.S. une série de 40 concerts de musique de chambre où se succèdent William Christie, Christophe Rousset, Hugo Reyne, Wieland Kuijken, Gustav Léonhardt, Véronique Gens, Jennifer Smith ...

Il réalise ou exécute des récitals poétiques.

Il fonde sa compagnie, «la CHAIR des MOTS » et commence des soirées poétiques à «la Polyglotte» en octobre 1995 avec la série «Baudelaire et Cie... »

Il est régulièrement invité à Nancy, par Nicole Granger : («Les nuits Culturelles», «Les midi minuit de Poésie») : Récital Henri Michaux. Hommage à Ghérasim Luca (avec Michael Lonsdale), «L'autre langue»... Invité par le Marché de la poésie pour des hommages à Ghérasim Luca et à André Laude.

katy couprie

Née en 1966

Diplômée de l'Ecole Nationale des Arts Décoratifs de Paris, en 1990, section Image imprimée.

Exchange Student, the School of the Art Institute de Chicago, USA.
Peintre, photographe.

A publié :

Robert Pinou, album, le Sourire qui mord/Gallimard, 1991.

Anima, album sans texte, le Sourire qui mord, 1991.

Je suis le chien, album, le Sourire qui mord, 1993.

L'épreuve de la pierre, images accompagnant un poème de J.-L. Fontaine, Cheyne Editeur, 1994.

Ces corbeaux, avec des poèmes de Jean-Pascal Dubost, collection Poèmes pour grandir, Cheyne Editeur, février 1998.

Des milliards d'étoiles et Oh, la vache, avec A. Louchard, Ed. Thierry Magnier, avril 1998.

Présentation

Cette anthologie, si une anthologie c'est (et dans l'élan de cette hypothèse, songeons à entourer ce mot de guillemets prudents), cette «anthologie», je ne me résous pas (pour l'instant) à la faire exister en livre.

Les questions de l'«anthologie» et ipso facto celle de l'édition se posent à moi à peine mon travail commencé. Les guillemets. Et ce mot, faute de mieux : «anthologie».

Avant toute chose, il y a eu la surprise de la découverte et, la prolongeant, une sorte de plaisir à lire ces poètes, jeunes poètes, ici rassemblés, en partie seulement. Il y a eu ensuite ce constat : la dispersion. Pas vraiment de mouvements en quoi les reconnaître, d'éditions ou de revues autour desquelles, par connivence littéraire - et humaine -, ils se retrouvent (mais peut-être, à l'instar des poètes baroques, l'histoire littéraire nommera ces «dispersés»).

Alors j'ai voulu cette entreprise, vouée à l'échec, de les recueillir en un lieu passager, où je suis l'«hôte».

Eh bien, le mot «recueil» ?

Ça pourrait, dans l'une de ses acceptions, celle de recueillir, où on retrouve l'idée de passage, d'hospitalité. Mais «recueil», pas tout à fait car je vais chercher tout ce monde, j'ose aller piquer dans leurs livres (à taille parfois de plaquettes) où tout semble bien mis en place : un monde imparfait parfaitement personnel ; une appréhension de la réalité dont chaque poème constitue une pièce unique et irremplaçable. Oser se servir ça et là où «tout devient suspens, disposition fragmentaire avec alternance et vis-à-vis, concourant au rythme total, lequel serait le poème tu ; aux blancs» car si, suivant encore la pensée de Mallarmé «une ordonnance du livre de vers (...) élimine le hasard», alors quelle sacrée gageure que ce que j'ose !

En ce sens, l'idée d'«anthologie» me déplaît, car l'idéale serait celle qui, pareille à l'Anthologie palatine, rassemblerait tous les recueils des jeunes poètes choisis ; donc je le dis, mon entreprise est ridicule et nonobstant cette certitude, quelque chose me pousse à la poursuivre.

L'«anthologie», dans son aspect le plus vil, commercial, utilitaire, prétend souvent, bombant son dos carré sur les étalages, présenter les plus beaux poèmes autour de tel ou tel sujet agréable au vulgum pecus, ou les plus beaux poèmes de langue française ou pis, du monde (et quelle suffisance chez l'anthologue que d'affirmer tenir la Beauté !).

La mienne «anthologie» ne veut rien de tout cela sinon donner là, à découvrir (et puis à lire vraiment) un choix de jeunes poètes qu'a lus un lecteur assidu et, je crois, curieux (ce sont des heures de recherches, de lectures de revues, de livres et de plaquettes ; et c'est de l'insatisfaction), l'insatisfaction cet état même qui me gouverne et m'évite de «boucler» (de «fermer» ; c'est un lieu hospitalier ne l'oublions pas) cette entreprise mouvementée en un livre.

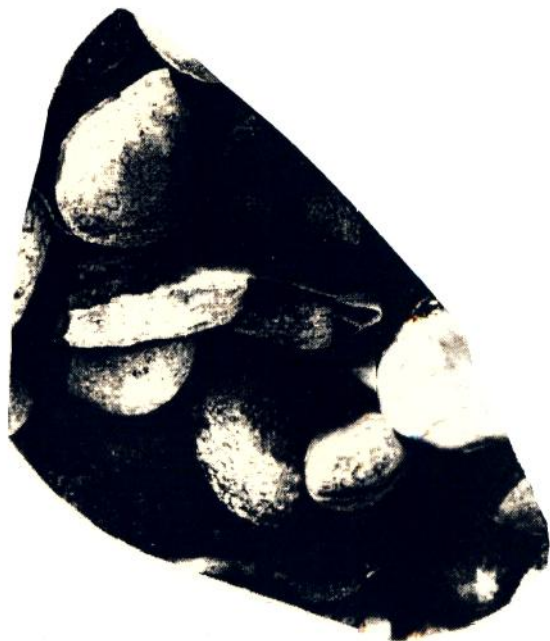
Ces jeunes poètes, je les crois l'à-venir de la poésie française car porteurs d'une promesse, d'un projet ; et je suis sûr d'en oublier - hors les «oubliés» - alors je veux garder la porte ouverte, être prêt à accueillir ceux que je découvrirai a posteriori, à saluer ceux qui deviendraient confirmés ou ceux qui n'auraient pas tenu leurs promesses. Et il y a la diachronie, je ne peux pas l'ignorer non plus, car je ne bâtis pas l'histoire littéraire, je suis son mouvement, sans recul. Il ne tient qu'à eux, ces jeunes poètes, de faire devenir «chrestomathie» cette «anthologie».

Le présent travail (ce catalogue, la lecture), grâce à l'active complicité de Chantal Georges et d'Antoine Girard, donne à découvrir dix jeunes poètes parmi les presque trente que j'ai retenus, classés par ordre alphabétique, choix qui me semble le plus objectif, le plus anonyme et le plus à même de rendre (paradoxe ?) la dispersion.

C'est ainsi que je conçois la chose : une existence fragmentaire, ponctuelle et plutôt diachronique à travers lectures publiques, revues etc. (Je suis ouvert aux idées nouvelles.)

C'est ici, à Romorantin, la première.

Jean-Pascal Dubost
Janvier 1998



Handwritten text, possibly a signature or initials, in black ink.



jeunes poètes français contemporains :
une anthologie incomplète, permanente et
subjective

bénédicte destouches

Née en 1971. Vit et travaille à Paris

Combien de temps restera-t-il, ce pigeon mort sur la fenêtre,
Avant qu'on l'emmène pour le brûler,
Qu'un aveugle s'assoie dessus
Ou bien qu'un gamin s'en amuse ?

Qu'importe, puisqu'il a la couleur des pierres,
Des lèvres sales et des lézardes,
Dans cette rue où les fenêtres
Sont des orages de ciment !

Peut-être t'es-tu un peu
Trop penchée par les fenêtres
Ces derniers temps,

Peut-être est-ce à cause d'un appel chaque soir
Montant du fond des rues,

Peut-être à cause des neiges qui coulaient des longs acacias.

Quel masque portais-tu, quel bouquet de roses noires
Tandis que tu entrais dans le mystère de la simplicité ?

Maintenant tu diriges d'en haut les corridas des grands orages
Rouges de feuilles et de grêlons
Où les taureaux nous donnent la mort
Comme on échange des jeux de billes
Dans les enfances immobiles,

Tu raccompagnes les ivrognes qui ont les yeux couverts de
fleuves

Tes heures sont immenses,
Ton quotidien porte le nom de villes lointaines.

Celle que tu attendais,
Il y avait en toi peu de temps pour l'attendre,
Tandis qu'elle comptait les poissons rouges et noirs
Dans un jardin sous un auvent.

En marchant,
Elle admirait la patience des cannas et des pigeons ramiers
Nichaient tout autour d'elle avant de te donner
Des nouvelles de la mer.

Le soir souvent elle s'entourait de rues désertes
Et cherchait à séduire les monstres des chapelles
Les gargouilles, les mal-aimés,
Les amoureux des déchirures et des scalpels.

Le lierre avait des couleurs sombres de varices et de nerfs,
Les murs qu'on abattait meurtrissaient les lichens
À la fin de l'été.

Elle disait que le fleuve donne raison aux mers.

Et toi en y pensant comme on pense au sommeil,
Tu parlais haut et fort, tu bougeais dans tes rêves,
La ville te secourait comme un gamin transi.
Tu disais : certains lieux sont des voyages en mer,
Les rues ont un goût de vanille.

Les péniches avaient la lenteur des vieilles filles.

Inédits publiés dans la revue Grèges n°1

Elle a les seins mouillés, la moissonneuse, le ventre bleu.
Ses bras s'allongent, le foin est un feu à lui seul
Plus loin, dans une brume qui se craquèle
Des hommes qui se baignent ont un air malheureux.

Elle a le ventre clair, les cuisses de l'été
Tu la crois prête à disparaître
Mais tu ouvres le livre : elle brille encore.

Et pour toujours peut-être tu te figes
Devant cette femme qui ne bouge plus

Tu cherches celle qui penche ses seins mouillés

Celle d'un âge immobile dont ta mère
Te disait les histoires alors que tu voulais
T'enrouler et dormir dans les fleurs de son corsage.

Inédit

Cette nuit, il s'est embarqué sur le Santa-Maria.

Je l'attendais, ailleurs, dans une gare,
Ou sous un porche à cause du vent froid.

Maintenant vous me dites de ne pas oublier
Ce départ, ni les autres absents,

Vous parlez des gestes qui finissent
Vous mimez des chagrins,

Et faites des prières pour que se taise
Le désarroi des amoureuses.

Mais moi, avec mon bouquet de roses chaudes au cœur,
Bientôt, je serai dans la haute mer,
Chantant, chantant à peine, et loin devant.

Inédit

Jaune

à F. Marion

Jaune, avant tout, le vol de l'abeille,
Et puis le vent des siestes,
Les linges sous le saule qui chantent à contre-jour.

Midi aussi, assis près des lavoirs,
Six heures du soir le long des fleuves.

Jaune, la Loire, et le ventre des barques,
Et le chagrin des rives que les ajoncs esseulent.

Jaunes, les yeux du sommeil, à cause du sable,
Les chiens joyeux avec leurs cauchemars qui ne les trahissent
pas,
Le fond des tasses, le café bu.

Jaune, il fallait bien que cela soit,
Autour des cerceaux de l'enfance
Les jeux de Dames, les confitures,
La parole qui s'évertue à ne pas quitter la caresse,
A s'enfourer dans le temps comme un vaisseau-fantôme.

Inédit

Vers le pont où tu sais que les vipères dorment
Il y aura une heure, peut-être quelques heures,
De grand soleil.

Après, quand nous serons lavés de ta volupté chaste
Nous irons sans parler boire du vin de noix
Et voir le vieux fermier qui vit seul au village
Fermer tout doucement les armoires de la chambre
Fumer un mégot sale et nous parler du temps
Puis se taire et râler à tant ne pas savoir
Comment dire les mots de bonne route et d'adieu.

Bénédicte Destouches : N'a publié qu'en revue et dans *l'Almanach
Erotique* aux éditions Méréal.

ariane dreyfus

Née en 1958. Vit dans la région parisienne

Les enfants passés

Une petite fille arrive en courant.
Elle respire d'avoir couru. Le ciel aussi.

En traversant le village et les fleurs, le visage a
brillé en pomme neuve,
Ses propres couleurs.
Etre vite grande !
Avec tout ce qui fait la vie,
Avec l'amour
Puisque grandir c'est toujours plus !

Et voilà elle recourt, il y aurait toujours des
jardins au présent, des cerisiers aux cerises accrochées
très haut qui tombent à sa place enchantée.
Bonsoir les roses à la taille,
A qui on parle en plein visage, parfum, elle porte
la main à son torse plat, cuirasse éphémère.

Mais le cou déjà.
Mais nous faisons les bouquets avec les fleurs.

Combien de fois rentrée avec des fleurs ? Car
chaque fois qu'elle voyait une fleur, elle se souvenait
qu'elle aimait sa mère. Plus grande, elle coupa les tiges
sous la lame de l'angoisse.

Le ciel est très grand car très intouchable. Mais
partage sa chair dans les yeux. Chaque œil est une graine
du ciel qu'en regardant nous devenons entier.

Avant le ciel
La face n'est pas forcément humaine.

J'arrose le lilas, le reste, tout le vert.

Il y avait aussi le visage de la maison. qui se mettait à respirer si on faisait son tour. Ou posant sa main à plat, et en frappant jusqu'à dix on avait le droit d'aller encore courir. Histoire de remuer le trésor dans ses feuilles.

Surtout quand les parents crient, à croire qu'il faudrait encore sortir d'eux et vite, dehors ! Les arbres - ce sont eux les parents de debout - achèvent la colonne vertébrale des enfants.

(Des racines nous poussent aux moments où le malheur va nous arracher.)

On ramasse pourtant quelques photos dont le sourire éternel efface peu à peu les pensées. Surtout les francs sourires, comme elles sont vides !

En arrosant les fleurs
Je regarde à nouveau.

Le pétale tombe tout seul.

Je voudrais entrer dans la mort quand les couleurs seront encore là.

Elle aussi se regarde dans le miroir comme une eau par où on ne passe pas. Plus nous voyons la beauté, plus nous la voyons sortir. Mourir. Vivants les enfants beaux sans la beauté. Mais un jour l'enfant, la vieille enfant, est allée au miroir et s'arrête, saisie par elle, comme une neige en train de tomber.

Alors elle adore être prise en photo, elle veut bien qu'on la mange pour exister. L'absence monte ; amour s'il existe des dernières lueurs. Et les surnoms d'amour volètent autour de nous en oiseaux si petits, enfants des secondes. Toujours les animaux des contes, si neufs qui n'existeront jamais.

Parfois elle s'arrêtait. Car le temps qui passait la brûlait. C'est alors qu'elle regarda fixement les roses, de plus en plus belles, de plus en plus ouvertes. Les fleurs ne reculent jamais. Elle ne compta plus, alors à nouveau elle marchait.

La rose fanée était la rose hier.
Qui a appelé la seconde rose ?

Que veut nous dire la couleur d'une fleur ? De quelle langue est son parfum ? Soudain nous respirons, soudain nous levons la tête. Si le ciel aussi, nous, moi, j'ai fleuri pour être là.

Je mange l'herbe des yeux. Son vert mille fois dit.

Pressée à la terre, la petite herbe vit.

Nous devrions être une prairie, baiser au sol et sage sous le ciel immense. Criblée de réponses au printemps : pissenlits, pâquerettes, véroniques et trèfles, aussi vite refléuries qu'arrachées, jetées - «ce vase ne va pas !» - ratissées puis ressurgies, tiges tendues en hâte de grandir leur nombre immortel.

Nous-n'aurons sur la terre qu'un visage
Nous le tendons sans repos aux autres
qui ne voient que lui en nous mais leurs yeux
le dévorent vers nous. Affamé et plein.
Lui pour l'éternité même mort.
Ne nous retirez pas le ciel

Qui changeant sans sortir de lui,
Nous dit où l'âme respire dans un corps.

Les Miettes de décembre, Le Dé Bleu, 1997

Ariane Dreyfus : A publié poèmes et articles dans de nombreuses revues : *Action Poétique, Le Nouveau Recueil, Europe, Théodore Balmoral, Verso...* ; et trois recueils : *L'Amour 1* (éd. de 1993), *Un Visage effacé* (Tarabuste, 1995), *Les Miettes de décembre* (Le Dé Bleu, 1997) ; à paraître : « Une histoire passera ici », Flammarion.

David Dumortier

Né en 1967. Vit à Paris

Contre chaque amas de pierres, sur l'établi, dans le chai à vinaigre, dans l'auge du cochon ou en suivant le coq jusqu'à la fumière, on pourrait écrire le petit poème des petites choses. Ce serait le poème du tracteur, de la boue de l'hiver, de la moisson qui mûrit ou du dindon que le gros couteau égorgera demain. Aujourd'hui, maman a mis la lapine au mâle et papa a donné de la paille d'orge à tous les porcelets. Ce n'est pas dimanche pour autant, c'est lundi, les poules picorent par-ci par-là les mots du sol et quand maman ouvrira le gésier, elle lira le vocabulaire préféré de sa basse-cour.

Pour élever des cochons, il est bien de s'appuyer sur un petit manuel qu'un garçon en école d'agriculture peut prêter. Le soin des bêtes, leur alimentation et les maladies courantes, la litière et le chauffage des petits, les chaleurs, leur durée et la souffrance de la truie, sont autant de paramètres que le paysan doit maîtriser. Au fur et à mesure qu'il deviendra un bon éleveur puis le médaillé d'or de sa profession, il sera dans son propre foyer un bon père s'instruisant le soir, son petit manuel dans les mains. Il en fera son livre de chevet et quand son épouse se retournera plusieurs fois dans le lit en froissant les draps, il ne se comportera pas comme ces vieux verrats fatigués par les années de reproduction mais en jeune mâle qui se hâte sur sa première saillie, les jambons bien dessinés, amplifiant les rondeurs des fesses.

Certains matins d'hiver, aucun tracteur ne démarrait, faute de bonnes batteries. Il fallait d'abord déterrer le câble, emprisonné, dans la boue gelée, ensuite un voisin nous prêtait son tracteur pour tirer notre Renault. Une fois le Renault allumé, il était facile de passer le feu au Mac Cormic et au Massey-Fergusson, comme des fumeurs se passent le briquet dans le froid d'un jour de février. Les rigueurs de la saison combattaient sur plusieurs fronts. L'eau ne venait plus ; les robinets bloqués par le gel et les tuyaux alourdis par la glace, crissaient. J'ai toujours éprouvé des difficultés à décrire les tuyaux de l'enfance parce qu'il faut à chaque fois les raccorder aux matinées de givre.

Isabelle suggère d'entreposer les vieux pneus dans les silos abandonnés ainsi que toute la ferraille. Je sens que Papa est agacé. Il trouve au contraire que le fouillis «ça fait ferme». Il lutte contre la fin qui s'installe dans l'agriculture. Il pressent bien l'avenir. Si l'on nettoie la grange, dans deux mois nous n'aurons pas besoin de repasser le balai : elle risque de rester propre longtemps, sans commis désordonnés, sans coupable à rechercher.

Les guêpes ont construit leur nid sous des jantes. Les morceaux de fer dépassent d'un magma plus dense, composé d'une vieille bétonnière, de bidons d'huile, de socles et des carrés de la herse. Un silence pèse sur ces cadavres où les barres qui pointent font figure de tibia dans les champs de la guerre. Que s'est-il passé dans notre petit pays de Nonac pour que les choses se désarticulent dans les mâchoires serrées de mon père ? Il est à genoux bien qu'il n'y ait eu ici nul bombardement. Quand on regarde son visage, chacun peut comprendre que cet homme est miné, gardant ces amas en pagode comme s'il restait du safran dans ces petits instants fermiers.

Instants fermiers, L'Arbre, 1997

David Dumortier : Infirmier psychiatrique, se passionne pour la langue arabe. Rédacteur dans la revue *Avant-Garde*.

A publié : *Les cigarettes marocaines* (éd. J.M. Bouchain, 1995), *Poèmes pour aimer les bateaux* (L'impaticente, 1996), *Le veilleur après le jour* (Polder, 1997), *Instants fermiers* (L'Arbre, 1997).

françois garnier

Né en 1965. Vit et travaille à Romorantin

EXIL : la morosité

Après une semaine et demi de pluie sur ce pays qui lui est consacré, je parviens à déceler les nuances des gris du ciel. A peine une dilution de blanc pour rappeler que la lumière surgit d'en haut. On la penserait émanée des objets. En suspension dans l'air que l'on respire.

Il n'est pas de lumière plus incertaine, elle polit les choses et les gens. Elle abolit la profondeur comme une photographie noir et blanc.

Et le ciel, c'est une présence impassible. Un employé des Pompes Funèbres.

Il n'y a que la pluie, qui reprend et s'arrête, pour marquer le temps. Une éclaircie. Vite, aller au village faire des courses. Pas la peine de prendre un parapluie. Elle ne mouille que celui qui la craint.

EXIL : Serrer la main

Peut-on expliquer que c'est précisément ce que l'on redoute que l'on recherche.

Je voudrais, pour un temps, ne plus être ce que je suis. Mais juste une mécanique dans un grand mécanisme. C'est une vision reposante et soudain je comprends mieux certaine obstination à s'abstraire.

Je n'ai jamais autant aimé les trajets en voiture sous l'éclairage pâle de la ville. Minuit, tout est désert. J'ai éteint la radio. Le roulement et le silence. La présence. Mais c'est la douleur que j'embrasse au terme du trajet, et que je n'embrasse pas : la solitude est du genre à serrer la main.

Je repense à tout cela, et oserai-je me croire, c'est la répétition toujours recommencée pour une scène jamais représentée car il n'y a pas de public.

Mais il n'y a pas de public.

Exil-Ecriture-Exil, Médiathèque de Romorantin, 1993

Ensabler la résurgence de la faiblesse. Agir vite. Rien en tête. Etre mort et vivant. Ne plus attendre. Maintenant. Pas encore trop tard. C'est pas possible.

Mais le coup de jarnac d'un amour tué, c'est un étranglement. Dans la cage thoracique, de plein fouet. Et lorsque c'est elle qui rassemble les petits souvenirs alors c'est regarder les mains qui tremblent. Ne pas en croire ses mains. Lui dire que tout va bien, en tirant sur la cigarette du fusillé. Tu vois bien que je souris, on voit mes dents. Ne pas réfléchir. Rien n'a changé. Constater. Se mettre dans la peau du quignon de pain sur la table de la cuisine.

Tu me vois et ne vois pas. Ne me regarde pas. J'ai fait des autolyses en série par ce regard. Et combien de pelletées de sable. Il est joli le bagnard qui casse des cailloux durs comme des clichés.

Ici c'est moi peut-être. Si j'en crois mon ombre. J'ai poussé la vitre d'un café jaune et brumeux. De la musique de série et par-dessus ce qui s'appelle du brouhaha. Un nuage de voix dans un nuage de tabac. J'y ai passé une heure devant une bière déclinante. Mollement immobile. Il me semble possible de ne pas y avoir été. Et pourtant les copains avaient des copines et vice-versa.

Tous et aucun ne me voyait. Je n'osais plus sortir, comme éternuer lors d'un concert. Immobile avec une bière qui s'assèche. C'était pas vraiment mes mains sur le verre. Ni ma bouche qui buvait.

Et les minutes s'éparpillaient sur les échangeurs des tables envahies d'un hasard proliférant de verres, bouteilles, cendriers, tickets de caisse, paquets de cigarettes, pièces et briquets. Plus les coudes et les poignets. Des réseaux tonitruants. Des fours.

Moi, parti en fumée.

Carnet du retour à la terre, Les Carnets du Dessert de Lune, 1996

Il faudrait créer des époques absolument nouvelles. Afin que nous y soyons, ni mieux, ni plus mal, mais autrement.

C'est à dire coupables de rien, exilés de nul lieu. Comme des sous neufs.

Rien ne serait différent de ce qui fait la matière de ce monde. Pas même les hommes et les femmes, qui sont au naturel des animaux plutôt attachants.

En fait, il suffirait de quoi ?

Brûler la télévision, par exemple.

Boire davantage. Mettre les mains dans la terre et les yeux dans les yeux.

Ce que j'en dis.

L'arrivée nocturne du *Queen*
Elisabeth II c'était un lustre de cristal
glissant sur l'eau noire.

J'avais quatre ou cinq ans, il me reste
le silence de la foule médusée et les
cornes de brume comme le chant des
sirènes escortât la robe d'ophélie.

Sur la plage, j'aimais plonger dans les
vagues soulevées par les paquebots
rentrant vers les docks ou glissant sur
l'horizon jusqu'à Portsmouth ou New-
York.

Je suis parti de cette ville avant
qu'eux-mêmes s'en écartent. Peut-on
se résigner à avoir perdu la mer,
autant dire renoncer à l'infini et à la
perfection millénaire et mouvante de
l'arête des champs sur les vagues.

Dans la toile (Inédits)

François Garnier : A publié : *Exil-Ecriture-Exil* (Médiathèque de Romorantin, 1993), *Carnet du retour à la terre* (Les carnets du Dessert de lune, 1996), dans les revues *Décharge*, *Triage* et *Comme ça et autrement*. Textes lus durant l'émission *Clair de nuit* sur France Culture. A paraître : *Dans la toile* (Les carnets du Dessert de lune).

stéphane julien

Né en 1964. Vit à Lisieux

" aucun souvenir n'est important
c'est se souvenir qui compte "
Théodore Sturgeon

cette décrispation de l'être
l'étendue de ce calme
cette paix
qui si elle se cherche encore
a commencé de se déshabiller
laissons ici notre nostalgie
au pied des dunes d'un merci
comme enfouir son mégot
dans le sable

une lucarne en haut du mur
une publicité bleue délavée
Cinzano
mon cœur dans tes cheveux
ma main au balcon
mon corps fauchant l'été
soleil source de mémoire

il y avait la lucarne donc
l'allée de glaïeuls
les orties le ravin le grillage
après l'enthousiasme et la fatigue
la trahison et la paix
ces soubresauts déjà presque lointains
du passage à l'âge adulte
cette béance retrouvée
l'image d'un bonheur si simple
si facile

quand le purgatoire s'est
fait villégiature
alors oui s'écoule de tes lèvres
ce bonheur-là
ou presque
cette (pour employer encore
les mots anciens)
déculpabilisation de vivre

l'homme n'est prédestiné qu'à mourir.

et de cet étroit chemin où nous allions chercher du pissenlit pour les lapins le long d'un immense mur de briques rongées où les rayons si lumineux d'un azur irréel venaient frapper les ronces, orties, mousses, liserons et autres avatars d'une nature anarchique et intemporelle ; il me reste cette vision, ayant tourné à droite après le passage à niveau (un train peut en cacher un autre, la barrière rouge et blanche, le portillon rouillé sur le côté ; il n'y passait je crois que des michelines de desserte locale pas d'arrêt pourtant, encore qu'il me semble avoir pris la ligne pour nous rendre à Dieppe), ce moment donc où la main de ma grand-mère tenant la mienne, nous nous arrê tâmes - ce bain de lumière oui contrastant avec l'ombre du mur sur ce caniveau - pour cueillir ce pissenlit avec ce couteau au manche cassé que je devais retrouver dans le tiroir du buffet de la cuisine (en fait une grande pièce unique pour le rez-de-chaussée, servant aussi de salle à manger et de salon, avec un vieux canapé convertible un peu en dessous la trappe du plafond, avec une arrière-cuisine attenante au pied de l'escalier), ce tiroir magique où s'entassaient vieux calendriers des postes, factures, boutons, lettres, cartes de manille dépareillées, listes de courses avec cette écriture un peu tremblante déjà et cette absence de ponctuation qu'on retrouve dans toute la famille de ma grand-mère, du moins chez les personnes de son âge, pièces de monnaie (quelques centimes paraissaient alors être un véritable filon, les un franc de Vichy un monument historique) et tant d'autres choses à fouiller ("touchatout" m'appelait-on, je me souviens tout à coup et ce mot résonne déjà dans quelques circuits réveillés de ma mémoire).

Je crois que plutôt que l'idée même de mort
c'est sa prédestination qui est source de
refus, de révolte. La peur, elle, est si peu de
chose ; la prédestination, voilà le mal.

la couleur bleue
envahissante
le tranchant de la faux
posée à côté de la porte du poulailler
le lapin pendu par les pieds
et l'œil saignant
goutte à goutte
filet brillant sur le sol
flaque où
les oiseaux viennent picorer

je me suis assis
sur l'herbe fauchée
dans la brouette

c'était l'été

la buanderie plumes humides
chaudes
le savon de Marseille
la chatte gratte à la porte

le cri d'agonie des poules
avant que la langue soit sectionnée
le cri oui
comme une supplique

la buanderie donc
ses odeurs de lessive
les premiers baisers
quand on joue aux mariés
à neuf ans on ne peut que
jouer et nourrir ses rêves
de caresses, frôlements et
T-shirts relevés

Fragments du paysage natal, Tétras Lyre, 1992

Stéphane Julien : A publié une plaquette : *Fragments du paysage natal*
(Tétras Lyre, 1992)

christophe lamiot

Vit aux Etats-Unis. Enseigne à l'Université du New-Jersey

Californie

A l'ouest toujours une orange.

A l'ouest toujours une orange,
les pommes ne passent pas :

pour un présumé asticot recherché par toutes les polices
il est dix heures
je mange mon kilo de pommes sur le bord de la route
avant le barrage sur le Pacifique de Californie —

longue longue la foulée de plage à risque de chiens
loin le soleil se longtemps couche
dans la longue foulée de plage à risque de chiens.

A l'ouest toujours une orange
rassurante dans son
sang plein les dents, la bouche et cette fragilité gaufrette

sous le rayon de miel le soleil.

Premières impressions

Arrivé sur le détour vers un sommet à la porte ouverte
phoques et vagues en train d'amour, phoques et vagues en
ville la moins salée la plus intérieure à la colline au
sans clefs se promener dans la cuisine, dans la rue d'en
bas ; Berkeley au visage de jeune chat nu apparu dans le
néon pleuré à faible bruit dans la pièce à côté soirée du matin
les étudiants reviennent à pieds feutrés tête nue tenant
une orange dans chaque main en place de seins droits.

On ne peut plus ouest

Stries

la route trace en crissant à coups de crayon gris
à cris de gouttes oranges

un pays

de la dune et de la mer

au soleil où l'eau jaillit

roc ou plage

cris

je ne vois que paysages

quand l'orange dans l'eau qui jaillit strie d'une plage

le sel un éclair sur l'œil

mis

de rochers brun foncé très luisants dans la soirée

de branches mouillées à peaux

parmi

la fête des animaux

qui vivent sur eau et terre

sans maison

ni

automobile Dasher

nous avons vu le panneau qui dit Risky Run Beach

son nom qui ruisselle et luit

bruit

d'étincelles sur fond bleu métal rectangulaire

le sable amortit la gomme

des pneus

il fait jaune et il fait herbe

quelqu'un court je l'entends qui

au soleil

rit

de course et de sel enduit.

S'arrêter

Le plancher

par la toile goudronnée

fendue coque

elle corne

pour montrer de la voiture

pourriture

du métal

et réparation habile,

sous le pied

donne à voir

de la chaussée le détail

et de près

ce sont herbes

ce sont sables ou cailloux

à l'arrêt

et de l'air

apportant quand on conduit

comme vie

l'air de dire

il faut s'arrêter ici

à l'orteil

l'ouest en face

éblouissement l'orange

chair en loge.

Le repas de pommes

Pour un présumé asticot recherché par toutes les polices on a dressé un poste de contrôle au nord routier en travers de l'highway 1 à la douane je lis ce qu'une femme en habit uniforme me tend en forme de dépliant : pamphlet disant l'interdiction de passer en Californie les pommes et autres fruits achetés hors l'Etat de Californie.

Les plaques minéralogiques de l'état de New York ainsi que le degré de maturité du break VW Dasher, nos mines européennes ébahies, notre hésitation à révéler nos achats d'Oregon dans la malle arrière nous font fouiller suivant les règles tandis qu'à ma droite passent les gens du coin, un signe suffit à leurs camionnettes.

La femme en uniforme est descendue il faut maintenant sortir aussi lui ouvrir nos sacs tous nos sacs dont celui en papier qui contient nos précieuses victuailles nous sommes au matin toute une journée de notre voyage étonné dessine à peine la soif et la faim qu'elle s'associera, saucissonner c'est la loi il faut manger salami et pommes.

.../...

Ici au barrage sur le Pacifique de Californie la loi dit de jeter ou d'avaler sur le pouce en bord de route les pommes non californiennes peut-être porteuses d'insectes sous la forme d'oeufs ou de larves se dissimulant les infectes sous la lisseur parfaite des peaux qu'en Normand j'ai très prudemment examinées n'achetant que les toutes belles.

Avaler ou jeter dans l'immense poubelle son sac plastique couleur de la Grannie Smith : plié en deux au volant je me gave ne trouvant de la mouchette incriminée que le signalment imprimé sur dépliant et distribué aux automobilistes — ceux du moins qu'on prend le temps d'arrêter — puis rassasié je jette une demi-livre de pommes à l'ouest cette orange.

Inédits extraits de « Des pommes et des oranges, Californie »

isabelle pinçon

Née en 1959. Vit à Lyon

au village ils regardent par deux,
ils disent : c'est toujours pareil, *les chemins, les loups, les baleines.*
ils s'attardent un peu quand il fait bon.

ils disent : *les tasses à café, le nombre d'assiettes pour manger.*

les saisons se remplissent dans les cruches.

au village tout le monde se connaît.
C'est pratique, on ne peut pas se perdre ni se tromper, on se voit partout comme dans un miroir.
sauf en hiver : les blocs de glace créent la confusion et les moulins ne tournent plus.

le dimanche quand on entre dans l'église, on déballe avec entrain ses bonnes manières. de jolies poupées de collection. on y fait bien attention.

mais dès que les cloches sonnent, on n'y fait plus attention. on en voit après la messe qui traînent dans les rues.

à moins de condamner les cloches, on n'arrivera jamais à tenir le monde bien propre.

Au village, Verso, 1995

Comme tous les jours à l'heure du goûter, je bois un chocolat chaud. Je prends mon temps. Mais c'est lui qui s'impatiente, il a rassemblé tout le matériel nécessaire pour construire un avenir. Dans la malle il y a des cartes du monde entier, ses chemises, une grosse somme d'argent, je crois qu'il ne porte jamais de pyjama. L'homme me dit que les trains partent comme des flèches et renversent le goût du chocolat chaud.

C'est curieux d'être brûlée par un homme qui passe.

Le quotidien n'entre pas dans les préoccupations de l'homme. Le caddy à remplir, l'argent à sortir et le peu de politesse qu'on répète aux intersections des rues. *Il suffit de ne pas écrire « comme » au milieu des épinards pour être tranquille* affirme-t-il, le corps en lévitation au-dessus des villes.

Curieux paradis !

On était assis sous les grands tilleuls du domaine, il y avait des enfants, des poussettes ou seulement des chiens. D'abord je n'ai pas remarqué ses mains en train de disparaître. Puis les enfants ont tourné autour de nous avec un ballon. Chaque fois des morceaux s'en allaient et je riais à cause des cris, de la ronde.

Tout à la fin quand la nuit a fait ses partages, il y avait une pile de livres à la place de l'homme.

C'est curieux, Cheyne, 1995

Isabelle Pinçon : Peint, écrit des nouvelles (prix de la nouvelle du Mans en 1993). A publié : *Emmanuelle vit dans les plans* (prix Kowalski 1994, Cheyne éd.), *C'est curieux* (Cheyne éd., 1995), *Au village* (verso, 1995), *Mort et vif* (Le Dé Bleu, 1996).

nathalie quintane

Née en 1964. Vit et travaille à Digne-les-Bains

Je rétrograde, ma voiture saute un peu, et je saute un peu avec elle : c'était un dos d'âne.

Derrière le pare-brise, dans le vide au-dessus de la boîte à gants, du chocolat a fondu sur un stylo-bille et des tickets d'autoroute.

Quand le coffre s'ouvre, il emporte ma main avec lui.

Je reviens du supermarché en poussant un chariot à dix francs : je cherche longtemps ma Peugeot 205 blanche, qui s'est beaucoup vendue l'année dernière.

Quand je pénètre dans une voiture, j'ai parfois un court instant d'hésitation : quelle partie dois-je d'abord engager, ma jambe, ou ma tête ?

Un insecte est venu s'écraser contre le pare-brise avec un petit plic.

Quand je règle le rétroviseur extérieur, j'y vois la paume de ma main.

Quelquefois, on cherche des yeux son appareil, quand un téléphone sonne à la télévision.

Duralex est plus gros, vu au fond d'un verre d'eau.

Pendant une assez courte période, les enfants ont les poignées de porte à hauteur de la tête.

A partir d'un certain âge, on s'observe moins au dos des grandes cuillères.

La peau de la tomate maintient la tomate dans sa peau.

Bol de lait : une première bulle tourne autour d'une bulle centrale immobile, qui tourne en réalité sur elle-même.

Quand je bois, ma lèvre inférieure reste sèche.

Par un simple mouvement de la langue, je déloge un morceau de cacahuète coincé entre deux dents.

Remarques, Cheyne, 1997.

Nathalie Quintane : A publié : *Remarques* (Cheyne, 1997), *Chaussure* (POL, 1997). A paraître : *Jeanne Darc* (POL, 1998)

valérie rouzeau

Née en 1967. Vit à Tours

Où mon père, derrière le nuage au-dessus de la grue qui monte haut des charges à construire un gratte-ciel ?
Où, dans le murmure des arbres et des gens passant sous les arbres et recevant parfois sur la main une goutte d'eau ?
Où, sur le toit de la maison avec les tourterelles et la poupée chiffon irrattrapable ?
où, à la balançoire qui se balance toute seule en frôlant le chiendent ?
Ou c'est tout ouh trop haut dans ton état ouh ouh mon père ?

Miroir dis-moi voir c'est ma-tête ?
N'ai-je pas une grimace, une nouvelle ligne aussi à me barrer le front ?
Fais voir un peu ma figure : la figure orpheline ressemblante.
Renvoie-moi tout craché mon visage si je bouge vivante.
Si je bouge encore plus tu ne vois plus du tout ma gueule de fille frappante.
J'enlève mon visage de vivante, miroir.
Pas revoir.

Parmi la dinette en morceaux de petite sœur julie.
Vols d'oiseaux ne diront jamais au revoir mais peut-être bonjour mais sûrement adieu.
Là les doigts dans les débris de vaisselle pour jouer les yeux au ciel.
Elle veut être appelée dédèle.
Ses poupées, leur sème des bouts de vrais gâteaux des restes d'éclairs qu'elles grandissent.
Encore un peu d'éternité.
Une cuillère pour papa dédé.

Rien à mettre pour aller avec les yeux rouges.
Les lapins blancs ont beau être innocents tu ne dis plus d'histoires.
Et mes bouquets se cassent en deux le vent me lève ma seule robe bleue
pour l'emporter au paradis.
C'est un regard dur à porter.
Toujours courir.

Mon père mon père mon père en terre au vent d'été au vent d'hiver.
Oh mon père terra terraqué je te répète perroquet mon père mon père.
Au vent d'hiver au vent d'été en terre entier au vent chanté.
Enfant dans les grands sapins verts c'était toi qui sifflais soufflais
enfant dans les grands sapins blancs.
Mon père je te répète en l'air c'est une fleur lancée assez haut.
Les deux pieds dans tes graviers clairs.
Les mains pour la fleur ou l'oiseau.

Inédits extraits de *Pas revoir*

Valérie Rouzeau : Traduit Sylvia Plath, William Carlos Williams, Denise Levertov... A publié : *Chantier d'enfance* (La Bartavelle/Le Noroît, 1992), *Patiences* (Albatroz/Le Manège du cochon seul, 1994), *Ce n'est pas le printemps* (TraumFabrik éd., 1995)

éric sautou

Né en 1962.. Vit dans la région parisienne

On continue le poème

on cueille l'iris
des images sont sur l'eau
je vois des forêts lointaines
des chemins

un animal va dans l'ombre
les mots sont possibles
on déplie les étoffes

je vois le ruisseau
je touche le papier froid

on agite le feuillage
on vient sur les barques

des perles ont roulé
une ombre se prolonge
voir dans le silence

je suis près du torrent
j'ai mon ermitage
une route descend

il est dans le rêve
les poissons s'éloignent

Inédit

Quitter les plaines

rien ne m'accueille
il tombe des branches
une maison vibre
je me hisse
je vois l'ange au clairon
la ribambelle

·
on démonte la forêt
les insectes viennent
des femmes sont là
agenouillées

·
chaque saison passe
le monde est vert

·
une étincelle après l'autre
je suis dans la couleur
il y a de l'eau remuée
bientôt le silence

·
mon poème est aveugle
la lune tourne
tourne

Inédit

L'ange de Chagall

de petits poissons, des épis de blé

·
la coque de noix, ouvrez-la

·
tout a bougé

·
le cheval est peint

·
on chante : l'ange est nouveau

·
l'ange est dans l'incendie

·
on libère les chevaux

·
on est l'enfant dans le jour

·
un peuplier, trois routes

·
un âne s'en va

·
les brebis sous la pluie d'orage

·
l'ange, la paille

·
la lune interloquée

·
petits chemins dans l'air qui frémit

·
on voit le sang rouge, les chaumières

Inédit

Voir la fée

toutes les vagues
le livre ouvert
on vient avec des lampes

·
on dit des mots simples
on avance dans l'air

·
des hiboux sont vivants
et seuls

·
le cœur bat
on dessine la maison

·
un chemin continue
le vent agite le pont les branches

·
on a le ballon rouge

·
on donne le chrysanthème

·
les arbres et les maisons

·
on a l'immensité
on a le vent

·
des flammes sont gigantesques
des oiseaux s'échappent
on est l'enfant qui regarde

·
on dessine les nuages
il y a l'herbe très verte en dessous
on ne veut pas les mots

·
on est dans le pays
on court dans les blés
on court dans l'eau claire

.../...

l'homme regarde
il y a des îles
des mots apparaissent

·
on écrit
on vient
on est délivré

Inédit

Eric Sautou : A publié : *L'eau* (Chambelland, 1986), *Jusqu'au soir* (La Crypte, 1988), *C'est à peine s'il pleut* (La Crypte, 1990), *Ce sentiment* (le Pré de l'Age, 1991), *Profil perdu* (l'Horizon Vertical, 1994), *Les Illustrations* (Le manège du Cochon Seul, 1996). A paraître : *Pays froids* (Polder), *Le Nom des fleuves* (Le Dé Bleu).

La Médiathèque a déjà reçu

1993

Mai

Georges Méryllon
Thierry Fourneau
Ed. Cadex

Octobre

Pierre Autin-Grenier
Louis Dubost
Jean Le Mauve
Frasil

Novembre

Lecture Hermann Ungar
François Frapier

Décembre

Section jeunesse
Extraits de « Le monde entier m'attend »
Frasil

1994

Janvier

Lecture Benoît Auffret, François Garnier, Jean-Pierre Georges
Frasil
Atelier théâtre MJC

Mars

Ecrivains de l'ouest américain
Michel Valmary
Frasil

Avril

Jean-Marie Laclavetine
Thierry Guichard

Septembre

Bohumil Hrabal : « Fleur de Prague »
Cie du Hasard

Octobre

« Illes... paroles francophones »
Frasil

Novembre

Lecture Louis Calaferte
Cie Reflex-Son

Novembre

Pierre Gripari : « Les contes de la rue Broca »
Frasil

Novembre

Lecture Philippe Lacoche, Vincent Ravalec, Jackie Berroyer
En présence de D. Gautier du Dilettante
Frasil

1995

Janvier

Lecture François de Cornière
Atelier 360° de la MJC

Mars

Lecture Léon Werth
En présence de Viviane Hamy
Frasil

Mars

Eric Holder
Lecture par Nathalie Bauchet, Delphine Dufour, Jean Soumagnas

Avril

Jacques Borel
Classe 1° L du Lycée Claude de France

Avril

Section jeunesse
Lecture Jacques Prévert
par Nathalie Bauchet et Delphine Dufour

Septembre

Thierry Guichard : « Le Matricule des Anges »
Alain-Claude Gicquel : Contre-Vox
Jacques Serena
Lecture de Laurence Cazaux

Octobre

« Au fil... d'Ariane »
Lecture d'auteurs de l'antiquité
Frasil

Décembre

Didier Daeninckx et les Editions Verdier en présence de
Gérard Bobillier.
Frasil

Section jeunesse
Marie-Aude Murail. Chris Donner
Deux écrivains pour la jeunesse lus par les comédiens de
la compagnie Frasil

1996

Février

Cabaret La Fontaine
Frasil

Mars

« Je vous croyais mort ! Enfin ce sera pour une autre fois.
Lecture du Journal de Jules Renard.
Théâtre Goblune.

Mars

Annie Saumont
Les Ambassades
Lecture : Nathalie Bauchet et Raul Indart-Rougier

Avril

La Tentation de Saint Antoine de Flaubert
Lecture de Jean-Marie Villégier

Octobre

Théodore Balmoral. Revue de littérature
avec Thierry Bouchard, Jean-Pierre Chambon, Antoine Emaz
Lecture : François Frapier, Dominique Charpentier.

Section jeunesse

Catherine Certitude de Patrick Modiano
Sub'Théâtre

Novembre

H.P.Lovecraft, celui qui hantait les ténèbres
Lecture/mise en scène : François Frapier, Dominique Charpentier et Didier
Niverd
Avec Michel Houellebecq

1997

Janvier

Le Cancan des corps guerriers
Les femmes et la guerre.
Mise en scène Susana Lastreto

Février

Le 17^e siècle à plein coeur
Atelier 360°
Lecture de Madame de Scudery, Madame de Lafayette, Madame de Villedieu,
Molière, La Fontaine, Corneille, Racine, La Rochefoucauld...

Mars

HB Editions
avec Huguette Bouchardeau et Jean-Noël Blanc
lecture Raul Indart-Rougier et Nathalie Bauchet

Mars

Les Ambassades
Des poètes en région centre
Patrice Delbourg
Lecture Frasil

Octobre

Louis Aragon 1897-1997
Jean Ristat
Exposition d'Arnaud Leblanc
Lecture Frasil

Novembre

Un peu perdus...
d'après « La misère du monde » de Pierre Bourdieu
Théâtre de la Découverte-La Verrière à Lille

1998

Janvier

Des nouvelles d'amérique latine
Silvia Baron Supervielle
Susana Lastreto, Marilu Marini, Rodolfo de Souza